

L'HEURE JAUNE

par Mireille Morineau

L'un après l'autre les jours se couchent sur la rue. À travers la vitre, j'observe. L'ombre s'empare des pavés d'or. D'abord avec lenteur, puis brusquement les derniers sont engloutis

C'est une petite rue. Cinquante mètres tout au plus. Des pavés. Je devrai les compter. Mais les jours... Tous ces jours que je n'ai pas comptés... Tous ces jours où je me suis tenu là. Il y en aura d'autres encore. Tous seront ce qu'ils ont été.

Ma rue. Mon café. Derrière mon comptoir, j'attends, j'écoute, je regarde. J'habite au-dessus avec ma femme. Hier notre fils est parti au service. Il reviendra à sa première permission. Sa fiancée habite la maison à côté. Plus tard ils reprendront le café. Plus tard quand nous serons bien vieux Mam' et moi. À cette heure Mam' est en haut, elle prépare le repas du soir.

Les derniers clients sont partis. J'ai rangé, nettoyé le bar. Maintenant je déguste ma bière tout doucement. Je contemple la rue. Je regarde à travers les carreaux, à travers la chope ambrée que je porte parfois à hauteur des yeux. Tout est ambre, dedans, dehors. Tout est calme. C'est l'heure jaune. Mon heure.

Mon regard se balade d'un point à l'autre de la rue. Certains disent que j'épie. Non, je veille. À l'orée du soir, je suis le gardien. Je scrute l'horizon, pour prévenir au moindre grain. La pluie, la neige. J'escorte le soleil au coucher.

Avant l'heure, à pas lents ou pressés, un à un ou en groupe, tous sont passés devant moi.

À cette heure on ne me salue plus. On me sait à mon poste, dans le silence.

Tous les jours, le matin, j'ouvre aux rumeurs : la radio, les habitués, les évadés. Bourrasques du café crème, embruns du blanc-cass, crachins de début d'après-midi. J'acquiesce, je nie, je console, je m'émeus.

Mille vies glissent sur mon front, se reflètent dans mes pupilles et s'en vont plus légères ou plus graves après s'être confiées à moi.

Toi, Pablo, surveille ta fille, elle grandit bien trop vite. Melinda, secoue donc ton mari. Mais si, Andréa, puisque je te dis qu'elle t'aime. Les amoureux là-bas, je vous offre le café. Stefano, penses-tu enfin au mariage ? T'en fais pas Sergio, tu l'auras ce boulot. Mam' vois donc un peu qui nous arrive ! Une tournée pour ces messieurs ! Ha mais ! C'est qu'il était bien joué ce match. Les amis, vous partez déjà ?

Tantôt au bar, tantôt dans la salle, le tablier autour des reins, le torchon sur l'épaule, je chante, je danse, je jongle comme personne.

Et un jus de pamplemousse pour la demoiselle. Et deux plats du jour. Deux ! Et qu'est-ce que ce sera pour mes collègues ?

Chaud devant, Chaud ! Chaud à l'âme.

Oui, chez moi on pleure, on se réconcilie, on fait la fête. J'orchestre avec mon piano en Zinc. Petites joies, petites peines, des journées bien remplies.

Fernando, encore un p'tit blanc ! Fernando, tu sais pas ce qu'il m'a dit ? Fernando, je pars ce soir en vacances. Fernando t'as pas vu passer les potes ? Fernando, vite, on rebauche à deux heures. Fernando, viens trinquer ! Tchao Fernando. À demain Fernando.

À demain... Et demain je serai là. Plus fidèle que vos belles. Sûr. Demain Fernando ouvrira son café.

Mais en attendant demain, tout juste après la fermeture, avec vos vies tout près de moi, avec Mam' qui marche à pas feutrés à l'étage, je m'échappe dans le jaune de l'heure. Seul dans ma couleur préférée, je suis l'ombre qui dévore un à un les pavés. Je ne songe pas à grand chose. Je songe aux petits riens qui flottent encore, au fils qui devient homme, au match de dimanche prochain, à Mam' qui aimerait bien sortir un soir au théâtre, à toi Rodrigo, et aussi toi Perdita, et puis encore à toi Filippo avec tes souvenirs des îles lointaines.

Je suis bien dans mon heure avec l'ambre qui descend lentement dans ma gorge. Rien que moi. Mais sais-tu Filippo qu'au bout de la rue, dans le dernier orange de l'heure, il y a certains soirs, abordant l'encre de la nuit, un grand bateau blanc. Rien que pour moi. Un grand bateau blanc qui m'attend. Le capitaine est un ami. Il s'appelle Fernando.